

## VOLTAIRE APÔTRE. DE LA PARODIE AU MIMÉTISME\*

*José-Michel Moureaux*

Université de Caen

Lorsque, à partir de 1759, Voltaire consacre l'essentiel de ses énergies à la lutte contre l'Infâme, les nécessités de la tactique à mettre en œuvre amèneront l'exilé de Ferney à établir avec certains de ses amis restés à Paris et qui peuvent l'y seconder, des relations épistolaires fréquentes et suivies. Durant une bonne dizaine d'années va ainsi œuvrer un réseau de militants des Lumières, résolus à assurer leur propagation sous la conduite ou tout au moins l'impulsion de celui qu'ils appelleront bientôt leur patriarche. On sait que ce parti voltairien compte essentiellement D'Alembert, Damilaville, Thiriot, d'Argental, Helvétius, Marmontel, Morellet, et même, dans une certaine mesure et au moins pour quelques mois, Grimm et Mme d'Épinay. Le parti recrutera aussi en province : Bordes à Lyon, Servan à Grenoble, l'abbé Audra à Toulouse, le marquis d'Argence de Dirac en Charente, etc. Or, avec tous ces correspondants dévoués à la bonne cause et qu'il appelle les « frères » – et seulement avec eux –, Voltaire use d'un discours spécial, dont les particularités méritent attention. On pourrait le qualifier globalement de religieux, puisqu'il emprunte au judéo-christianisme un vocabulaire, des expressions et des images dont le plus grand nombre provient de l'Écriture ou de la liturgie, ou encore de formules volontiers utilisées par les clercs. Inutile de souligner tout ce que peut avoir de paradoxal cet emprunt de leur discours à ceux-là mêmes qu'on veut abattre, pour indiquer à ses alliés les stratégies à déployer afin d'y parvenir. Par exemple, lorsqu'il exhorte le marquis de Villevielle à contribuer à la régression du christianisme en diffusant les ouvrages des philosophes pour gagner à leurs idées ceux qui l'entourent, Voltaire le fait spontanément dans ce discours métaphorique et codé à la fois qu'il utilise si fréquemment dans les lettres aux « frères » : « Marchez toujours dans les voies du juste ; distribuez la parole de Dieu, le pain des forts ; faites prospérer la moisson évangélique » (D13733). Certes, Voltaire sait fort bien à l'occasion exposer dans un langage clair et direct, sans nul recours à la métaphore, les enjeux et les moyens de sa

\* Une version antérieure de ce texte a paru dans *Poétique*, n° 66 (avril 1986), p. 159-177. (N.D.L.R.)

campagne<sup>1</sup>. Il reste que ce n'est pas là, et de loin, son discours le plus ordinaire dans les lettres aux « frères » : tout lecteur de la correspondance des années 1760-1770 ne peut pas ne pas être frappé par la visible prédilection de Voltaire pour le recours à ce discours religieux dont je voudrais ici analyser de plus près les composantes et les effets, pour éclairer par là les raisons qui ont pu pousser Voltaire à l'utiliser avec tant de complaisance et aussi de maîtrise. J'espère y parvenir en repérant les différents usages qu'il en a faits, ainsi que les besoins auxquels ces usages ont pu répondre. Mais on peut se demander aussi si cette virtuosité éclatante ne finit pas par se muer en servitude, si ce discours paraissant parfaitement dominé ne devient pas dominateur à son tour, quand celui qui l'emploie paraît finalement incapable de penser, sans y recourir, les structures de l'« anti-Église » qu'il s'est donné pour tâche d'édifier dans le but d'éliminer l'Infâme.

24 Il convient de distinguer plusieurs niveaux dans l'utilisation que fait Voltaire de ce discours adressé aux « frères » et pour l'essentiel emprunté à l'Écriture. Il peut tout d'abord ne rien représenter de plus dans la lettre qu'une référence culturelle proposée au destinataire, parfois sous forme de citation, le plus souvent sous forme d'allusion. « Quand vous viendrez me voir », écrit Voltaire à Thiriot, « je ferai tuer un chevreau, je répandrai de l'huile sur une pierre et nous adorons ensemble l'Éternel » (D83 54). Il n'y a là ni métaphore ni même de comparaison. Voltaire venant d'assurer que ses biens les plus solides sont à ses yeux ses bœufs, ses chevaux, ses moutons, ses dindons et qu'il préfère « la vie patriarcale à tout », il introduit dans la phrase suivante, par le simple jeu de l'association et de la réminiscence, un rappel allusif du comportement du patriarche Jacob dressant en stèle et arrosant d'huile, au lendemain de son fameux songe, la pierre sur laquelle il a reposé sa tête durant la nuit<sup>2</sup>. Destinateur et destinataire se sachant en commun la même culture biblique, le premier donne au second, par cette allusion qu'il entendra sans peine, le plaisir piquant d'un anachronisme régressif, d'un rapprochement drolatique mais concerté de deux époques sans véritable rapport. C'est le même type de plaisir que Voltaire partagera avec le roi de Prusse dans un parallèle cocasse entre Frédéric et David :

Je connais un roi plus puissant que lui et plus généreux qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danser les collines comme des béliers et les béliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraser les petits enfants

1 Voir par exemple l'importante lettre à Helvétius du 15 septembre 1763 (D11418) ou encore celle, au même, du 26 juin 1765 (D12660).

2 Genèse, xxviii, 18.

contre la muraille au nom du seigneur, il ne parle point éternellement d'aspics et de basilics (D13148).

Les deux dernières phrases comportant à elles seules des allusions à des versets de quatre psaumes différents<sup>3</sup>, il est clair que Voltaire convie son royal correspondant à une heureuse complicité dans leur commune connaissance du texte sacré qui lui permettra de savourer l'ironie du parallèle. Même effet de cocasserie dans ce parallèle entre Voltaire et son secrétaire d'une part, un prophète et son disciple d'autre part, pour informer Grimm que la lettre est de la main de Wagnière : « Vous reconnaîtrez l'écriture d'Élisée sous la dictée du vieil Élie ; je lui laisserai bientôt mon manteau ; mais ce ne sera pas pour m'en aller dans un char de feu »<sup>4</sup> (D15392). Cependant, les allusions au texte biblique ne sont pas nécessairement ironiques. En voici une qui sert simplement à proposer une leçon de sagesse : « Le grand point est de manger en paix à l'ombre de son figuier et de se réjouir dans ses œuvres. Tout le reste est vanité »<sup>5</sup> (D12251). Cette autre permet de désigner plaisamment l'avocat des Calas, Élie de Beaumont : « Je prie mes anges de vouloir bien dire à Élie le moderne que je le préfère à Élie l'évêque de Jérusalem l'infâme » (D10630). Cette dernière souligne une opposition d'attitude entre Voltaire et Jean-Jacques durant les troubles de Genève : le premier se donne pour « un homme qui n'est pas venu apporter le glaive, mais la paix » et ajoute : « Cela est un peu contre la maxime de l'Évangile, cependant cela est fort chrétien » (D13036).

Ces références allusives à l'Écriture permettent aussi d'introduire des comparaisons plaisantes ou teintées d'ironie. À propos par exemple du plaidoyer que va prononcer l'avocat des Calas : « J'attends la prophétie d'Élie Beaumont qui fera condamner les juges iniques, comme l'autre Élie fit condamner les prêtres de Baal » (D10698). Pour souhaiter la plus grande diffusion possible du *Testament* de Meslier : « Je désire chrétiennement que le testament du curé se multiplie comme les cinq pains » (D10698). Au sujet de Rousseau, après la lapidation de Moutiers-Travers : « Il s'est enfui comme les apôtres et a secoué la poussière de ses pieds » (D12969). Grimm, le « prophète de Bohême », doit proclamer que *L'A. B. C.* n'est pas de Voltaire parce que « les prophètes doivent se secourir les uns les autres et ne pas se donner des soufflets comme Sédéchias en donnait à Michée » (D15392), etc.

Ces comparaisons demeurent toutefois beaucoup moins nombreuses que les métaphores, qui constituent véritablement le tissu de ce discours religieux. Le « comme » qui introduisait les comparaisons disparaît, le mot-image se substitue

3 Les psaumes 114, 137, 58 et 91.

4 II Rois, II, 13.

5 Réminiscences de Michée, IV, 4 à propos du figuier, et de l'Écclésiaste, I, 14 et III, 22 pour le reste.

purement et simplement au mot-objet qu'il a à charge de suggérer et l'on assiste à un transfert du sens propre au sens figuré. Ainsi pour désigner le P. Adam, que Voltaire a retiré chez lui dans la déroute de la Compagnie de Jésus : « C'est une espèce d'Hébreu que j'ai recueilli dans la transmigration de Babylone » (D11694). Pour assurer à l'avocat des Calas qu'en comparaison du plaidoyer décisif qu'il vient de composer tous les écrits partis antérieurement de Ferney en faveur de ses clients se réduisent à une modeste préparation de la cause, Voltaire écrit simplement : « Jusqu'à présent il ne s'était trouvé qu'une voix dans le désert qui avait crié : *parate vias domini*<sup>6</sup>. Votre ouvrage est assurément l'ouvrage du maître » (D10721). Autre exemple, plus instructif encore : pour inciter D'Alembert à travailler activement à la diffusion des Lumières, Voltaire s'écrie : « C'est un grand plaisir de voir croître son petit troupeau » (D9412). Or, on peut voir là une sorte de métaphore au second degré, car ce qui était déjà métaphore dans la bouche du Christ considérant la poignée de ses disciples comme un petit troupeau dont il serait le pasteur le devient bien plus encore sous la plume du Voltaire désignant le petit nombre actuel des philosophes par la figure du petit troupeau évangélique.

On peut se demander pourquoi une partie si importante du discours religieux tenu aux « frères » s'établit sur le registre métaphorique. C'est probablement Voltaire lui-même qui nous en a fourni la raison la plus pénétrante dans ses *Commentaires sur Corneille* : « La tragédie admet les métaphores, mais non pas les comparaisons. Pourquoi ? Parce que la métaphore, quand elle est naturelle, appartient à la passion ; les comparaisons n'appartiennent qu'à l'esprit »<sup>7</sup>. Comme Henri Morier le remarque à juste titre, Voltaire a vu là, « dans un éclair de génie, dans quelles circonstances psychologiques éclôt la métaphore, quel est son climat naturel : [...] toute espèce d'émotion vive peut produire l'aperception imagée qui s'exprime par la métaphore [...], ce sont les élans des passions humaines ou de la foi qui sont le climat de la métaphore »<sup>8</sup>. Rousseau l'avait déjà fait dire à Saint-Preux : « Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores et d'expressions figurées pour se faire entendre »<sup>9</sup>. Cette chaleur dans l'esprit, ces élans des passions ou de la foi, ce sont naturellement, dans le cas de Voltaire, sa haine de l'Infâme, sa conviction profonde qu'il est possible de la vaincre, son prosélytisme ardent pour en persuader les « frères » à leur tour, son désir toujours fougueux de susciter, encourager ou coordonner leur action militante, son inlassable disponibilité à la lutte et à la propagande : on a maintes fois souligné

6 Isaïe, xl, 3.

7 OCV, t. 54 (1975), p. 264-265.

8 H. Morier, *Dictionnaire de poésie et de rhétorique*, Paris, PUF, 1961, p. 258-259.

9 *La Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier, 1960, 2<sup>e</sup> partie, lettre 16, p. 217.

qu'à partir de 1760, Voltaire n'est plus, quoi qu'il écrive, que l'homme d'une seule cause et d'un seul combat auquel il consacre une stupéfiante énergie. Tout cela ne peut pas ne pas retentir dans ses lettres, quand du moins il sait pouvoir s'y exprimer librement, et l'on s'explique dès lors que la métaphore y devienne comme le langage même de l'engagement, comme le discours naturel d'un Voltaire à la foi inébranlable dans la destruction de l'Infâme, dont même la passion unique et dévorante peut paraître parfois confiner à l'obsession.

La métaphore va donc être suscitée spontanément par ce que Rousseau a appelé la « chaleur dans l'esprit », pour caractériser par l'évocation de situations bibliques du passé des situations présentes intensément vécues. Voici par exemple en quels termes Voltaire exprime les grands espoirs qu'il met dans son *Traité sur la tolérance* : « C'est un ouvrage pour les frères et on croit que cette petite semence de moutarde produira beaucoup de fruit un jour, car vous savez que la moutarde et le royaume des cieus c'est tout un » (DI 1523). Même si la métaphore est pour une fois accompagnée d'un mot d'explication par une référence explicite à la parabole du grain de sénevé (Matthieu, XIII, 31-32), elle exprime bien toute la foi du militant : celui qui lutte pour obtenir la réhabilitation de Jean Calas croit fermement que l'idée de tolérance va faire son chemin dans les esprits éclairés et finir par s'imposer avec l'établissement du « royaume des cieus », c'est-à-dire le triomphe de la Philosophie. Mais lorsque, après avoir appris les saisies de différents exemplaires de ce même *Traité sur la tolérance*, Voltaire redoute que l'œuvre ne puisse être finalement diffusée dans Paris : « Il faut se résigner, mon cher frère ; si les ennemis de la tolérance l'emportent, *curavimus Babilonem et non est sanata, derelinquamus eam* » (DI 1641). Cette citation de Jérémie<sup>10</sup> – « nous avons soigné Babylone et elle n'a pas été guérie ; abandonnons-la » – dit en fait le découragement passager du militant de Ferney devant les tentatives du pouvoir pour empêcher que le *Traité* ne se répande dans la Babylone moderne. La métaphore peut aussi servir à donner la plus cinglante des leçons, comme celle que s'est attirée ce prêtre reprochant au défenseur des Calas et des Sirven de se mêler de ce qui ne le regardait pas : « J'ai trouvé dans mes déserts l'Israélite baigné dans son sang ; souffrez que je répande un peu d'huile et de vin sur ses blessures : vous êtes Léviste ; laissez-moi être Samaritain » (DI 2425). C'est encore la « chaleur » qu'il avait dans l'esprit qui a inspiré à Voltaire cette exemplaire description métaphorique de l'état de l'opinion en France à la fin de 1768, pour montrer que si la désaffection à l'égard du christianisme est générale, elle ne porte pas pour autant les esprits à s'opposer à la persécution des philosophes :

10 Jérémie, LI, 9.

Il y a présentement cinq cent mille israélites en France qui détestent l'idole de Baal ; mais il n'y en a pas un qui voulût perdre l'ongle du petit doigt pour la bonne cause ; ils disent Dieu bénisse le prophète et si on le lapidait comme Ézéchiël, ou si on le sciait en deux comme Jérémie, ils le laisseraient scier et lapider et iraient souper gaiement. Tout ce que peuvent faire les adeptes, c'est de s'aider un peu les uns les autres de peur d'être sciés (DI 5395).

Citons enfin, lui aussi exprimé sur le registre métaphorique, cet acte d'espérance dans l'avenir de la cause et la relève à assurer : « J'achève ma vie en travaillant à la vigne du seigneur, dans l'espérance qu'il viendra de meilleurs apôtres, plus puissants en œuvres et en paroles » (DI 5404).

Avant de montrer que la plupart des effets littéraires de ces métaphores relèvent de la parodie, il convient d'étudier tout ce qui, dans le discours religieux tenu avec les « frères », appartient aux jeux du pastiche satirique que Voltaire pratique si volontiers. Il est, comme on sait, un imitateur hors pair ayant « dans l'oreille l'accent de tous les styles : il imite à merveille la phrase du bel esprit, de l'érudit, du pasteur protestant »<sup>11</sup>. Il a su en effet attraper avec une étonnante justesse le ton mignard de Fontenelle, le ton savant et pesant de Formey, le ton rude et austère de Vernet, et bien d'autres tons encore, qui au reste peuvent être propres non plus à un individu mais à toute une corporation (comme celle des clercs, dans les lettres qui nous occupent). Puisque nous nous attacherons plus loin à déterminer le caractère parodique de certains textes, il importe de bien distinguer dès maintenant avec Gérard Genette le pastiche de la parodie, en nous fondant sur les rigoureuses analyses de *Palimpsestes*<sup>12</sup> : nous considérerons donc le texte de Voltaire comme un « hypertexte » dérivé d'un texte antérieur qui prend le nom d'« hypotexte » (ce sera très souvent le texte biblique) et entretenant avec cet hypotexte des relations soit d'imitation, soit de transformation. Si elles sont de transformation, on est en présence d'un phénomène de parodie ou de travestissement ; si elles sont d'imitation, nous avons affaire à un pastiche. Il peut s'agir ou bien d'un pastiche pur, défini comme « l'imitation d'un style dépourvue de fonction satirique »<sup>13</sup>, ou bien d'un pastiche satirique (que pour sa part Genette préfère appeler « charge »). Le pastiche pur reste un exercice ludique mais neutre de simple virtuosité :

Le pasticheur tente de pénétrer les secrets d'un style, de capter un art de dire, d'arriver à une sorte d'osmose avec un langage qui n'est pas le sien. Le lecteur est associé, non comme un complice, mais comme un initié, à une entreprise qui suppose sa connivence [...]. Le pasticheur a dû s'assimiler les secrets d'un code :

11 G. Lanson, *L'Art de la prose*, Paris, Nizet, 1968, p. 153.

12 Voir *Palimpsestes*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 7-40.

13 *Ibid.*, p. 33-34.

il prouve par là la plasticité de son talent, son aptitude à saisir le détail typique et il fait participer son lecteur à l'exploit et au plaisir de la réussite<sup>14</sup>.

Le pastiche satirique en revanche trahit ses intentions agressives : dans ce dernier cas, c'est la manière de l'hypotexte qui est ridiculisée par un procédé d'exagérations et de grossissements stylistiques. L'imitateur accuse le trait pour faire rire aux dépens du texte imité qu'il a pris pour objet de son ironie.

On peut l'observer dans plusieurs passages des lettres aux « frères ». Par exemple dans ce commentaire du *Christianisme dévoilé* de « feu M. Boulanger » :

Je viens de lire ce livre abominable pour la troisième fois ; je sens combien il est dangereux, il détruirait absolument le pouvoir des ecclésiastiques avec tous les mystères de notre sainte religion. L'auteur ne veut que de la vertu ou de la probité qui sont si malaisées à rencontrer et qui ne suffisent pas (D14061).

Citons encore ce court récit ironique :

Il vint dîner hier un damné avec moi qui me soutint que la morale était une chose divine et que la *Somme* de saint Thomas était ridicule. Le scélérat ajoutait que les dogmes avaient amené la discorde sur la terre et que la morale amenait la paix. Je vous avoue que j'eus peine à me contenir en entendant ces blasphèmes (D12200).

Il est toutefois difficile de désigner ici un hypotexte précis, comme on pourrait le faire dans le cas de Fontenelle, Formey ou Vernet : l'objet du pastiche est le discours dévot en général, propre surtout aux ecclésiastiques. Qui pourrait déterminer de façon certaine l'hypotexte que pastiche par exemple la réjouissante lettre à Helvétius du 25 août 1763, signée « Jean Patourel cy-devant jésuite » ? Elle n'en constitue pas moins à nos yeux une des plus remarquables réussites de Voltaire pasticheur<sup>15</sup>. On en jugera au moins par le début :

Monsieur, *Pax Christi*. Je vois avec une sainte joie combien votre cœur est touché des vérités sublimes de notre sainte religion, et que vous voulez consacrer vos travaux et vos grands talents à réparer le scandale que vous avez pu donner, en mettant dans votre fameux livre quelques vérités d'un autre ordre qui ont paru dangereuses aux personnes d'une conscience délicate et timorée, comme messieurs Omer Joli de Fleuri, messieurs Gauchat, Chaumeix et plusieurs de nos pères [...] je ne puis assez bénir Dieu de la résolution que vous prenez de

14 R. Mortier, « Pour une histoire du pastiche littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Beiträge zur französischen Aufklärung und zur spanischen Literatur*, Berlin, Akademie Verlag, 1971, p. 205.

15 L'examen du manuscrit révèle que Voltaire a été, pour rendre la mystification plus complète, jusqu'à faire écrire cette lettre par une main inconnue et avec une orthographe incertaine.

combattre vous-même pour la religion chrétienne, dans un temps où tout le monde l'attaque et se moque d'elle ouvertement. C'est la fatale philosophie des Anglais qui a commencé tout le mal.

Le saint homme s'afflige ensuite des progrès de la tolérance qui « infecte aujourd'hui tous les esprits », pour se résoudre à ces constatations attristantes :

Enfin, Monsieur, on renouvelle tous les jours les attaques que l'empereur Julien, que les philosophes Celse et Porphyre livrèrent dès les premiers temps à nos saintes vérités. Tout le monde pense comme Bayle, Descartes, Fontenelle, Shaftesbury, Bolingbroke, Colins, Woolston ; tout le monde dit hautement qu'il n'y a qu'un dieu, que la sainte vierge Marie n'est pas mère de Dieu ; que le Saint-Esprit n'est autre chose que la lumière que Dieu nous donne. On prêche je ne sais quelle vertu qui, ne consistant qu'à faire du bien aux hommes est entièrement mondaine et de nulle valeur (D11383).

30

C'est ce même discours ecclésiastique qui paraît pastiché dans certaines formules émaillant de nombreuses lettres aux « frères ». On peut y voir avec Michael Riffaterre une « référence au déjà dit – ou plutôt à un dire déjà monumentalisé – clichés, formules stéréotypes, formes conventionnelles d'un style ou d'une rhétorique, bref des textes ou fragments de textes anonymes »<sup>16</sup>, ce qu'on pourrait peut-être appeler un sociolecte clérical : « Je me recommande à vos saintes prières et à celles des frères » (D11695). « Je vous embrasse pieusement, mon cher frère » (D11975). « Je vous prie, Madame, de me recommander aux prières des frères » (D12102). « Que Dieu répande ses saintes bénédictions sur vous et les vôtres » (D9412). « Puissent toutes les bénédictions être répandues sur nos frères » (D9645). « Je lève les mains au ciel pour le salut des frères » (D9823). « Je m'unis toujours aux saintes prières de tous les frères » (D9932). « Que Dieu ait tous les frères en sa sainte et digne garde » (D10012). « Je me recommande à vos prières dans ce saint temps de Pâques et à celle de nos frères » (D12516). « Je me recommande toujours à vos saintes prières » (D12532). « Recommandez-moi aux prières de nos frères » (D12635). Etc. Une lettre à D'Alembert se termine par : « *Tē saluto in Christo salvatore nostro* » (D10323). La tiédeur des philosophes, « c'est là l'éternel sujet de nos saintes afflictions » (D12352). La poste a-t-elle perdu un paquet de livres utiles à la bonne cause ? « Il faut mettre cette petite tribulation au pied du crucifix » (D12411). Ici encore, le lecteur de ces formules serait bien en peine d'indiquer un hypotexte précis ou unique. Et pourtant il les re-connaît : l'impression d'un « déjà lu »

16 M. Riffaterre, « La trace de l'intertexte », *La Pensée*, n° 215 (octobre 1980), « Approches actuelles de la littérature », p. 4.

(ou entendu) s'impose, sans laquelle le texte voltairien ne serait pas perçu, ainsi qu'il l'est, comme un hypertexte dérivé de cet hypotexte tout ensemble réel et indécis<sup>17</sup>. Cette impression de déjà lu s'imposait même bien plus encore aux destinataires et aux lecteurs contemporains, tous passés, comme Voltaire lui-même durant sept ans, par le moule uniforme du Collège : l'éducation particulièrement efficace des pères jésuites fixait à tout jamais dans la mémoire des élèves des textes non seulement d'Horace et de Virgile, mais aussi et même surtout des deux Testaments. Il n'est donc pas nécessaire de supposer que ces parodies et imitations voltairiennes procèdent toutes d'une relecture récente des textes bibliques : elles manifestent d'abord, sous forme de souvenirs et de réminiscences, l'emprunt par Voltaire au fonds de leurs années de jeunesse qui lui est commun avec les « frères » (ils ont tous servi la messe comme enfants de chœur, assisté aux offices et participé à leur liturgie, entendu ces innombrables sermons qui laissent une empreinte ineffaçable dans l'esprit des jeunes auditeurs).

Ce n'est pourtant pas le pasticheur qui nous réserve les plaisirs les plus délicats, dans les lettres aux « frères », mais plutôt le parodiste, même si les phénomènes de parodie sont parfois difficiles, eux aussi, à cerner avec toute la précision qu'on souhaiterait. On sait que dans ce cas la relation de l'hypertexte à l'hypotexte en est une de transformation et non plus d'imitation : cette transformation ne porte pas sur la lettre de l'hypotexte, qui au contraire est respectée le plus possible ; elle s'exerce sur son sens. La parodie est donc à définir comme un « détournement de texte à transformation minimale »<sup>18</sup>. La préservation de la lettre s'accompagne d'une perversion sémantique où s'éploient toutes les fantaisies de la déformation ludique : c'est de sujet qu'on change et non de style. Au principe de la parodie, il y a l'application d'un même texte à un objet différent. Ce sujet nouveau, quel qu'il soit, détourne et rabaisse la lettre de l'hypotexte.

Le parodiste conserve donc (de son mieux) le texte « noble », pour l'appliquer à un sujet « vulgaire » ; ou plutôt, dans le cas qui nous occupe, propose une

17 La difficulté de cette étude tient entre autres au fait qu'elle aborde ce que Genette appellerait probablement le versant ombreux de l'hypertextualité. Il en a pour sa part exploré le « versant le plus ensoleillé : celui où la dérivation de l'hypotexte à l'hypertexte est à la fois massive (toute une œuvre B dérivant de toute une œuvre A) et déclarée, d'une manière plus ou moins officielle » (*Palimpsestes, op. cit.*, p. 16). La dérivation qu'on s'est efforcé de cerner ici n'étant jamais massive ni officielle, mais discontinue et implicite, on s'explique mieux que la détermination de l'hypotexte, aussi bien pour le pastiche que pour la parodie, demeure souvent malaisée : les cas sont rares où telle phrase du texte voltairien pastiche (ou parodie) telle phrase précise de la Bible, dont on peut donner la référence, à l'exclusion de toute autre.

18 *Ibid.*, p. 33.

application plaisante du texte « sacré » à un sujet « profane ». Impliquant ainsi « une désacralisation qui s'accompagne d'une perte de substance », la parodie suscite un « rire de transgression ou de violation »<sup>19</sup>, comme par exemple dans cette évocation allusive de la Cène :

Que les frères célèbrent les agapes en dépit des tyrans jansénistes ; dressez un autel à la raison dans votre salle à manger. *Haec quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis* (D12614).

32 Les dîners des philosophes se substituent au repas du Jeudi saint, et la phrase prononcée par le Christ, qui n'a subi aucune modification textuelle, se voit évidemment dépossédée de son sens propre et investie d'une signification nouvelle (invitation faite aux frères de se souvenir de leur patriarche exilé à Ferney, chaque fois qu'ils dîneront ensemble à Paris pour parler de leur commune philosophie). Nous sommes en présence de ce que Genette appelle une « *parodie minimale* », à ses yeux la forme la plus « rigoureuse » de parodie, celle qui consiste à « reprendre littéralement un texte connu pour lui donner une signification nouvelle, en jouant au besoin et si possible sur les mots [...]. La parodie la plus élégante, parce que la plus économique, n'est donc rien d'autre qu'une citation détournée de son sens, ou simplement de son contexte et de son niveau de dignité [...]. Mais le détournement est indispensable »<sup>20</sup>.

Or, cette parodie au sens strict ne peut se soutenir longtemps. Genette note qu'elle ne s'exerce « le plus souvent que sur des textes brefs tels que des vers détachés de leur contexte, des mots historiques ou des proverbes »<sup>21</sup>. Lanson, déjà, l'avait aperçue dans le cas de Voltaire, à propos des allusions qu'offre sa prose « à des formules connues, mots historiques, phrases littéraires » : elles y mêlent « une teinte de parodie qui complique l'effet direct de la phrase par l'évocation rapide des modèles parodiés [...] ». Que de fois n'a-t-il pas recueilli des expressions bibliques pour des usages les plus indévots ! Il y a de la musique d'Offenbach dans la prose de Voltaire »<sup>22</sup>. Mais elle ne dure que quelques mesures et l'on ne s'étonnera pas de l'exiguïté de nos exemples : la parodie se restreint bien souvent à une phrase, voire une simple expression. Elle est en fin de compte affaire de vocabulaire le plus souvent. Répandre la littérature philosophique, c'est « distribuer le pain aux fidèles » (D11319). Seize brochures à distribuer, « cela fait seize pains bénits pour les fidèles » (D12459). Sont à faire lire « ce saint œuvre » (D11975) qu'est le *Portatif*, « ces deux saintes épîtres »

19 R. Mortier, « Pour une histoire du pastiche littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle », art. cit., p. 205.

20 *Palimpsestes*, op. cit., p. 24.

21 *Ibid.*, p. 25.

22 *L'Art de la prose*, op. cit., p. 173, n. 2.

(D10813) que sont le *Sermon des cinquante* et le *Testament* de Meslier, cette « parole de Dieu » (D14745) qu'est le *Sermon prêché à Bâle*, la « pièce sainte » (D11378) qu'est *Saül*, etc., parce que « ces petits ouvrages font beaucoup de bien aux bonnes âmes et nourrissent la dévotion » (D11696). Deux *Testament* de Meslier pourront servir à « sauver deux âmes » (D11934). Distribuer le *Traité sur la tolérance*, écrit Voltaire à Damilaville, « c'est une œuvre charitable que je recommande à votre piété » (D11696). Il faudrait même qu'il fût aidé par d'autres distributeurs : « ces sages missionnaires disposeraient les esprits et la vigne du seigneur serait cultivée » (D11738). Et quand Damilaville a effectué cette distribution : « Vous favorisez les fidèles avec un zèle qui doit avoir sa récompense dans ce monde-ci et dans l'autre » (D11747). Le progrès des Lumières s'appelle la « propagation de la foi » (D9800), le militantisme pour la bonne cause la « propagation du Saint Évangile » (D12102) et l'abandon du christianisme une « conversion » : « la providence a fait dans nos cantons un nombre prodigieux de conversions » (D11322) ; « Nous avons converti depuis peu un grand seigneur attaché à Mgr le Dauphin. C'est un grand coup pour la bonne cause » (D12128). On doit persévérer dans cet apostolat : « Je conclus qu'il faut augmenter tant qu'on peut le petit troupeau [...]. On gagne tous les jours quelques âmes ; il ne faut pas se rebuter » (D12502).

Voici en quels termes est décerné un brevet de philosophie au P. Adam : « Il est des nôtres et il travaille même actuellement à une conversion ; par conséquent jugez s'il est honnête homme » (D14861) ; ou cet autre au comte de Galanta : « Je suis édifié de votre piété » (D14357). Morellet, qui allie la douceur et le courage, est « visiblement appelé à l'apostolat » (D13374), A.-J. Audra se montre à Toulouse « un bon missionnaire » (D15313), D'Alembert doit s'arranger pour être « apôtre sans être martyr » (D11864), Voltaire lui-même tient à demeurer prudent : « Je veux le bien de l'Église ; mais je renonce de tout mon cœur au martyre et à la gloire » (D11975). Ou encore : « Je veux bien être confesseur, mais je ne veux pas être martyr » (D12001). Certaines métaphores – la vigne du Seigneur, le petit troupeau – reviennent avec une fréquence particulière et achèvent cette transposition quasi complète qui conduit Voltaire à donner à toutes les modalités de sa lutte et de son action de militant des noms toujours empruntés au monde même qu'il veut détruire.

C'est naturellement à la faveur de cette transposition que s'opère pour la plus grande joie du lecteur la perversion sémantique propre à la parodie. Le plaisir qu'elle procure est d'abord celui de la transgression, d'un rire qui désacralise : reprendre les expressions de la liturgie désignant l'hostie consacrée, que le chrétien croit devenue le corps même du Christ (« *Hic est*

*panis angelorum, non mittendus canibus* »<sup>23</sup>), pour les appliquer à un pamphlet ridiculisant la faculté de Théologie (*Les Trois Empereurs en Sorbonne*) mais dont la divulgation doit demeurer restreinte (D15298), c'est en faire un usage burlesque et irrévérencieux, source de comique et d'ironie. Même effet de désacralisation dans l'utilisation déjà analysée du « *Haec quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis* », alors que ces paroles divines sont perçues par le croyant comme véritablement fondatrices, puisqu'elles authentifient toutes les célébrations eucharistiques à venir. Mais notre plaisir tient aussi à ce que cette perversion du sens (simple détournement) se mue souvent en subversion (renversement complet). La transgression s'achève alors en contestation, puisque l'expression métaphorique empruntée au sacré a précisément pour fonction de désigner quelque chose qui le nie radicalement : la « propagation du Saint Évangile » désigne très exactement une action de propagande dont la fin dernière est la disparition du message évangélique. « Il est bien à souhaiter que vos frères et vous donniez tous les mois quelque ouvrage édifiant qui achève d'établir le royaume de Christ » (D10323) : ce vœu adressé à D'Alembert exprime en fait une invitation à intensifier la campagne qui aboutira justement à l'élimination totale de ce « royaume », au moins dans la « bonne compagnie ». « Courage, le royaume de Dieu n'est pas loin » (D12099) : cette parole de réconfort à Damilaville donne à entendre que le jour de la victoire sur l'Infâme est proche et que précisément le « royaume » qu'elle a fondé va bientôt disparaître. Écrire à Thiriot : « dites-lui bien qu'il est l'espoir de notre petit troupeau et celui dont Israël attend le plus » (D9416), c'est désigner D'Alembert comme l'artisan principal de ce qui doit être précisément la liquidation de la Jérusalem nouvelle. Féliciter le comte de Galanta de l'édifiante « piété » qu'il fait paraître dans l'« auguste cour » où il vit (D14357), c'est louer ce chambellan de la cour de Vienne de s'employer activement à y propager l'« impiété » de ses convictions philosophiques<sup>24</sup>. Citons un dernier exemple : « que ces petites épreuves, mon cher frère, ne nous découragent point ; n'en soyons que plus fermes dans la foi » (D11552).

23 Voir aussi dans D12009 une allusion au même texte liturgique, à propos de livres à faire parvenir à quelques « élus » par des voies sûres : « Dieu nous garde de jeter le pain de Dieu aux chiens ». Ou encore ces réflexions à d'Argental : « Mon sermon sur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau et je ne jette point le pain de vie aux chiens » (D6680). Ces paroles sont tirées de l'hymne *Lauda Sion salvatorem* dont la composition est parfois attribuée à Thomas d'Aquin. L'Église catholique l'a introduit dans la liturgie de la messe de la Fête-Dieu comme séquence chantée après le graduel. On y lit notamment : « *Ecce panis angelorum / Factus cibus viatorum / Vere panis filiorum / Non mittendus canibus* ».

24 Il les laisse voir dans D14220, ainsi que dans D14462, lettres à Voltaire datant respectivement du 9 juin et du 1<sup>er</sup> octobre 1767.

L'invitation signifie en clair : ne nous laissons pas abattre par quelques difficultés et soyons plus résolus que jamais à extirper définitivement la foi que nous combattons.

La perception par le lecteur de ce détournement sémantique suppose évidemment qu'il ait connaissance du sens premier que la parodie a perverti. C'est la condition *sine qua non* de son plaisir, tout comme ce l'est déjà de l'intelligence des métaphores. Car métaphore et parodie réclament toutes deux du lecteur « en termes de stratégie qu'il construise une signification seconde par des déductions opérées à partir de la surface du texte, ou, en termes de structure, qu'il complète le premier plan à l'aide de la connaissance et de la reconnaissance qu'il a du contexte d'arrière-plan »<sup>25</sup>. Écrite par l'auteur ou lue par le lecteur, la parodie suppose dans les deux cas « une sorte de superposition structurelle de textes, l'enchâssement du vieux dans le neuf »<sup>26</sup>. À cette condition seule, l'interprétation du lecteur pourra coïncider avec l'intention de l'auteur. Cette coïncidence est naturellement essentielle : la parodie n'existe que virtuellement dans les textes encodés par l'auteur ; seul le lecteur peut l'actualiser, si du moins il est capable d'achever, en reconstituant l'intention de l'auteur, le procès d'une communication qui prend son origine dans cette intention. C'est dire qu'en principe le lecteur doit pouvoir aisément déterminer quels sont les hypotextes dont les passages parodiques des lettres aux « frères » dérivent, en tant qu'hypertextes ayant transformé le sens de ces hypotextes parodiés. Parmi les exemples déjà cités, certains, on l'aura remarqué, n'offrent à cet égard aucune difficulté : dans le cas de « *Haec quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis* », ou « *Hic est panis angelorum, non mittendus canibus* », on identifie aisément comme telle la citation du texte évangélique ou liturgique. Pareillement dans « mes enfants aimez-vous les uns les autres » (D8967), nous retrouvons telle quelle la célèbre phrase du Christ rapportée par Jean (xv, 12 ou encore 17). Même chose pour « le royaume de Dieu n'est pas loin » (D12099), qui reprend l'affirmation bien connue du Christ : « le royaume de Dieu est tout proche » (Matthieu, x, 7 ; Luc, x, 9, 11, etc.).

Lorsque Voltaire écrit : « le nombre des fidèles augmente, mais ils se tiennent cachés *propter metum Judaeorum* » (D12594), il est encore possible de déterminer un très probable hypotexte<sup>27</sup>. Des phrases comme : « il faudrait bien du temps pour que ce grain lève et ne soit pas étouffé par l'ivraie » (D11549), ou : « le bon grain lève de tous côtés malgré l'ivraie » (D11535) ne représentent déjà plus

25 Linda Hutcheon, « Ironie et parodie : stratégie et structure », *Poétique*, n° 36 (novembre 1978), p. 469.

26 *Ibid.*

27 Jean, xx, 19 : « Le soir de ce même jour, le premier de la semaine, toutes portes étant closes par crainte des Juifs, là où se trouvaient les disciples, Jésus vint et se tint au milieu d'eux ».

une dérivation directe d'un texte précis, mais plutôt une référence à l'ensemble du récit racontant la parabole de l'ivraie<sup>28</sup>. Plus sensible encore, l'éloignement du texte biblique conduit à l'incertitude dans le cas d'une phrase comme : « les écailles tombent des yeux, le règne de la vérité est proche » (D11930). (S'agit-il d'une allusion à Saül demeuré trois jours aveugle après sa conversion sur la route de Damas, mais à qui Ananie rend la lumière en lui imposant les mains : « Aussitôt il lui tomba des yeux comme des écailles et il recouvra la vue »<sup>29</sup> ?) Dans d'autres cas, il peut s'agir d'une sorte d'hypotexte au second degré. Ainsi, dans la phrase : « Votre ennemi vous a dit ou plutôt redit : Nous sommes perdus si nous nous divisons » (D8967), Voltaire désigne d'abord Palissot en citant un vers des *Philosophes*. Mais l'épanorthose : « ou plutôt redit » donne ensuite à entendre que Palissot lui-même parodiait les préceptes pauliniens<sup>30</sup>.

36

Dans de nombreux autres cas, la détermination d'un véritable hypotexte est plus malaisée encore, voire impossible. Soient les phrases suivantes comportant toutes la métaphore du petit troupeau : « Nous sommes des frères réunis par le même esprit de charité : nous sommes le *pusillus grex* » (D9440) ; « Je recommande notre petit troupeau à vos soins paternels » (D11651) ; « Tâchez d'avoir quelque chose d'édifiant à me dire touchant le petit "troupeau" » (D11656) ; « Faites mes compliments à tous nos frères qui composent le *pusillum gregem* » (D11667). Il serait difficile de voir dans ces quatre phrases quatre hypertextes au sens propre dérivant tous du même verset hypotextuel<sup>31</sup>. Mieux vaut se borner à y reconnaître le simple emploi de la métaphore évangélique dans quatre contextes différents. Mais la saveur parodique ne s'y conserve pas moins, car à chaque fois le lecteur prend bien conscience du détournement cocasse et désacralisant que représente l'application à l'état-major de la Philosophie de l'appellation réservée aux disciples du Christ. Quel hypotexte attribuer à cette exhortation à D'Alembert : « que ces petites épreuves, mon cher frère, ne nous découragent point, *n'en soyons que plus fermes dans la foi* » (D11552) ? On est porté à le trouver dans les épîtres de Paul, sans toutefois qu'une parenté textuelle décisive n'impose péremptoirement l'un des passages qu'on peut considérer comme proches de l'exhortation voltairienne<sup>32</sup>. Ce qui demeure certain en revanche dans cet exemple et dans bien d'autres, c'est l'habileté de Voltaire à attraper le

28 Matthieu, XIII, 24-30.

29 Actes des apôtres, IX, 18.

30 I Corinthiens, I, 10 : « Je vous en conjure, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, ayez tous même sentiment ; qu'il n'y ait point parmi vous de divisions ; soyez bien unis dans le même esprit et la même pensée ».

31 Luc, XII, 32 : « Sois sans crainte, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume ».

32 II Thessaloniens, II, 15 ; Philippiens, I, 27 ; I Timothée, VI, 20.

ton de l'apôtre, à écrire « à la manière de » Paul avec une justesse qui exclut le grossissement ou la déformation satirique<sup>33</sup> : pastiche pur, par conséquent ? Oui, à première vue, puisque le lecteur bien souvent ne réussit pas à retrouver dans le texte sacré la lettre de celui de Voltaire ; non, en dernière analyse, puisque sur ce fruit du pastiche s'opère tout de même le détournement sémantique propre à la parodie. Quand nous lisons : « Je salue toujours les frères et les fidèles ; je m'unis à eux dans l'esprit de vérité et de charité » (D9737), nous pouvons bien penser à la fin de l'épître aux Philippiens (IV, 21-22) ou à celle aux Colossiens (IV, 10-15) ou à celle à Tite (III, 15), mais sans qu'ici encore on puisse désigner un véritable hypotexte dont Voltaire aurait de son mieux respecté la lettre en en détournant le sens. Finalement la phrase de Voltaire est bien plutôt à prendre pour une habile synthèse de toutes ces salutations finales de l'apôtre : elle témoigne une fois de plus d'une maîtrise consommée de pasticheur ; mais le pastiche sonne bien comme parodie, dès qu'on se rappelle quel sens peuvent prendre « esprit de vérité » et « esprit de charité » dans le camp de la philosophie : le détournement sémantique est ainsi confirmé.

Le discours religieux des lettres aux « frères » révèle donc chez Voltaire une familiarité intime et ancienne avec les textes de l'Écriture et de la liturgie. On sait d'ailleurs, grâce aux travaux de I.O. Wade et R. Pomeau, quel lecteur assidu de la Bible il n'a jamais cessé d'être depuis les années de Cirey et l'on s'en explique d'autant mieux sa virtuosité à jouer avec les métaphores bibliques, l'étonnante maîtrise avec laquelle il sait pasticher ou parodier le texte sacré. Mais l'impression qu'elle nous laisse d'un discours parfaitement dominé pourrait bien être fallacieuse. Car un discours maîtrisé resterait un instrument disponible parmi d'autres, dont certes le musicien connaît tous les secrets et peut tirer le plus étonnant parti, mais qui ne doit pas s'imposer à lui comme son seul moyen d'expression. Or, Voltaire est-il réellement capable de changer de discours pour dire autrement les réalités de son combat, les péripéties de sa campagne ? Ne s'est-il pas si bien pris au piège de ce discours métaphorique qu'on l'y voit presque toujours<sup>34</sup> asservi dès qu'il évoque avec les « frères » leur

33 « Cet étrange Paul, que vous ne lisez point et que je lis pour mon plaisir » (D16715), comme l'écrivait Voltaire à Mme du Deffand.

34 Il faut bien dire « presque toujours », car, en de rares occasions, Voltaire se montre capable de se référer à un autre modèle, celui de la secte d'initiés : « Je voudrais que les philosophes pussent faire un corps d'initiés et je mourrais content » (D9006). Cette secte peut être de type maçonnique : « que les philosophes véritables fassent une confrérie comme les francs-maçons, qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils soient fidèles à la confrérie et alors je me fais brûler pour eux. Cette académie secrète vaudrait mieux que l'Académie d'Athènes et toutes celles de Paris » (D9743). Elle peut être aussi de nature philosophique, comme dans l'ancienne Athènes : « Ce n'était point ainsi qu'en usaient les stoïciens et les épicuriens. Ils

bataille commune ? Car, comme le dit M. Kundera, « les métaphores sont une chose dangereuse. On ne badine pas avec les métaphores. L'amour peut naître d'une seule métaphore »<sup>35</sup>.

38

Sinon l'amour, au moins la fascination dans le cas qui nous occupe. « Sachez que Dieu bénit notre église naissante », écrit Voltaire à Damilaville (D11975) : c'est beaucoup moins une nouvelle métaphore parodique que la désignation d'un modèle de prédilection. Le Voltaire acharné à détruire l'Infâme, c'est-à-dire le dogmatisme organisé et persécuteur qu'est devenue l'Église de son temps, semble au contraire avoir été fasciné par la mentalité et l'organisation de l'Église primitive : c'est sur son modèle que d'instinct et par le truchement des métaphores il rêve et organise le groupe qu'il anime et qu'on peut appeler une anti-Église, puisque sa finalité première reste bien la disparition du christianisme. Or, la structure de cette anti-Église, comme les fonctions de ses membres, se trouve spontanément calquée sur le modèle même de l'institution à faire disparaître, par l'effet d'une sorte de mimétisme offensif. (Car le mimétisme n'est pas seulement le comportement protecteur de plantes ou d'animaux tentant d'échapper à leurs prédateurs par une identification au milieu ; il peut être aussi le fait d'espèces carnassières revêtant l'aspect même de leurs proies pour mieux les détruire.) De la même façon, au niveau d'un discours voltairien comme emporté par la dynamique même de sa métaphore, tout semble se passer comme si la destruction de l'Église impliquait la reproduction de ses structures et l'application de ses méthodes par l'agent destructeur. Les membres de cette anti-Église s'appelleront donc les « frères » ou les « fidèles » (« Je me recommande à l'assemblée des fidèles » [D15392]) ; ils formeront le « petit troupeau » et vivront en une étroite « communion » à ne jamais perdre de vue (« Dieu vous conserve dans la sainte union avec le petit nombre » [D9460] ; « Je vous embrasse dans la communion des fidèles » [D11555, D12660] ; « Persistons néanmoins dans la communion sainte qui nous unit » [D13464] ; « Il est juste que les initiés communient ensemble » [D10621] ; le « moine Voltarius du fond de sa cellule se joint à la communion des fidèles, les salue et les bénit dans l'esprit de concorde indissoluble » [D9600], etc.). Mais cette communauté restera à

---

étaient frères, ils faisaient un corps et les philosophes d'aujourd'hui sont des fauves qu'on tue l'un après l'autre » (D13500). Elle peut être enfin conçue comme les sectes religieuses d'initiés aux célèbres mystères, où régnait d'abord la loi du secret : « les frères doivent cacher soigneusement les mystères et les noms de leurs frères » (D13397) ; « Gardons-nous la fidélité et le secret que se doivent les initiés aux sacrés mystères » (D14654) ; « Les mystères de Mitra ne doivent point être divulgués, quoique ce soient ceux de la lumière » (D14991). Mais l'emploi de métaphores de ce type reste beaucoup trop rare pour constituer un véritable discours qu'on pourrait opposer ou comparer au discours dominant, composé des métaphores dérivant du modèle de la primitive Église.

35 *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, 1984, p. 18.

l'écart du grand nombre, se tenant même cachée « *propter metum Judaeorum* » (D12594). Cependant, les adhésions se multiplieront : « Il y aura secrètement un très grand nombre de confesseurs et c'est tout ce qu'il nous faut » (D12549). Ou encore : « L'Église de la sagesse commence à s'étendre [...]. Il y a beaucoup de confesseurs et j'espère qu'il n'y aura point de martyrs » (D13374).

Or, cette « église de la sagesse » comprend, comme l'autre, sa hiérarchie, ses saints, ses patriarches et ses martyrs. À chacun son rôle selon ses talents, sa vocation, son ardeur. Il y a le « diacre Thiriot » (D8968), dont il faut bien souvent réchauffer le zèle ; Damilaville, « l'un de nos saints apôtres » (D11568) qui a « l'enthousiasme de saint Paul » (D15427) ; D'Alembert, qui doit être « apôtre sans être martyr » (D11694), dont l'action est importante (« Vous êtes le prêtre de la raison qui enterrez le fanatisme », D12263), mais dont il faut parfois raffermir le zèle (« Vous ne voulez pas être martyr, mais soyez confesseur. Vos paroles feront plus d'effet qu'un bûcher », D14517). Tout mort qu'il est, Meslier reste « un merveilleux apôtre » grâce à son *Testament* qu'on fait lire (D11227). Helvétius est confesseur et martyr (D9069). La duchesse d'Anville, qui transporte des exemplaires « des œuvres pies », a sa place dans la communauté, car « il nous faut surtout de saintes femmes » (D11402). Le rôle de Tronchin y est déterminé par ses compétences : « Saint Luc était le médecin des apôtres et Tronchin est le nôtre » (D12432). Quant au rôle de Judas, il est naturellement dévolu à Rousseau après la rupture de 1760 : « Nous avons des faux-frères dans l'église : Jean-Jacques qui devait être apôtre est devenu apostat » (D9737) ; « sa conduite est inouïe. Saint Paul n'en usa pas plus mal avec saint Pierre en annonçant le même Évangile » (D12330). Mais « ce Judas de la troupe sacrée ne doit point décourager les autres apôtres » (D13626) ; ou encore : « L'infâme Jean-Jacques est le Judas de la confrérie, mais vous ferez de dignes apôtres » (D12938). Voltaire éprouve ainsi plusieurs fois le besoin de rassurer ses autres « disciples » contre ce scandale ; à Damilaville : « Mais, mon cher frère, malgré la trahison de Judas les apôtres persévèrent » (D10698) ; à Helvétius : « Souvenez-vous que Judas n'a pas discrédité les autres apôtres » (D13662), etc. Dans cette Église trouvent également place ceux que Voltaire appelle « les saints de notre paradis » ou « nos saints patriarches » : « Saint Zénon, saint Épicure, saint Marc Antonin, saint Épictète, saint Bayle » (D11881) ; « J'embrasse tendrement les frères en Lucrèce, en Cicéron, en Socrate, en Marc Antonin, en Julien et en la communion de tous nos saints patriarches » (D10295) ; « Je vous embrasse en Confucius, en Épictète, en Marc Aurèle » (D15932). La liste varie naturellement d'une lettre à l'autre : « Que Socrate, Platon, Lucrèce, Épictète, Marc Antonin, Julien, Bayle, Shaftesbury, Bolingbroke, Midleton, aient tous mes chers frères en leur sainte et digne garde » (D10315 ; voir aussi D11873). Ces figures de l'Église triomphante sont souvent présentées aux membres de

l'Église militante comme le ciment de leur indispensable unité (« Soyez unis en Épicure, en Confucius », etc., D8968). Quant aux persécutions, elles constituent un autre trait de ressemblance avec l'Église primitive que Voltaire ne manque pas de souligner. Helvétius est devenu le premier martyr avec la condamnation de *De l'esprit*. La Barre et d'Étallonde, coupables d'avoir mutilé un crucifix et « que les Welches brûlent », sont naturellement assimilés aux martyrs briseurs d'idoles Polyeucte et Néarque (D13360). Ou encore : « je n'aime point du tout les Félix qui font mourir inhumainement et dans des supplices recherchés les Polyeuctes et les Néarques » (D13404). Au sujet de la mort de l'abbé Joseph Audra, survenue le 17 octobre 1770, quelques jours après que l'archevêque de Toulouse l'eut destitué, en raison de ses idées trop peu orthodoxes, de son poste de professeur d'histoire : « Voici une petite persécution à la Decius contre notre primitive église » (D16778). À propos de Fantet, ce libraire de Besançon que le parlement a fait emprisonner après qu'ont eut saisi chez lui des livres philosophiques : « Un solitaire [...] prie le Seigneur continuellement [...] pour celui de vos frères qui souffre persécution en ce monde » (D14231). Mais Voltaire sait bien que les martyres ont toujours fait avancer la cause des persécutés : « La philosophie est comme l'ancienne Église, il faut qu'elle sache souffrir pour s'affermir et pour s'étendre » (D12276).

Reste à marquer la place de Voltaire lui-même dans cette « église naissante ». Avec modestie, l'exilé de Ferney se donne simplement pour le « frère du désert » (D10196) ou le « frère ermite » écrivant à ses frères de Paris (D10290). Le château de Ferney devient ainsi un « couvent » dont Mme Denis est la « prieure » (D8701), auquel on ajoute des « cellules » lorsqu'on le fait agrandir (D12785), où l'on dit son « office très gaiement » (D8701). Quand le « prieur » est malade, entendons quand Voltaire ne peut paraître à table, il reste dans la solitude, pendant que ses « moines sont au réfectoire » (D13632), etc. Mais il est un autre personnage que Voltaire, sans toutefois le dire, endosse plus volontiers : c'est celui de Paul. Certes, il lui arrive d'appeler D'Alembert « mon cher Paul de la philosophie » (D11695) ou de l'exhorter en ces termes : « travaillez, mon cher Paul, à la vigne du Seigneur » (D9412). Il affirmera aussi à la mort de Damilaville qu'il avait « l'enthousiasme de saint Paul » (D15427), ou de Rousseau qu'« il eût été un Paul s'il n'avait pas mieux aimé être un Judas » (D10755). Mais la figure de l'Apôtre reste à ses yeux trop prestigieuse pour qu'il puisse en abandonner véritablement le rôle à quelqu'un d'autre. Car Paul, en son temps déjà, contestait une religion bien établie pour en fonder une rivale ; son « Infâme » à lui était le judaïsme : « Imitez et surpassez cet homme au nez aquilin qui, ayant secoué la poussière de la synagogue, jeta les fondements d'une loi nouvelle » (D11608). Paul s'imposant donc comme le modèle du fondateur d'Église, qui d'autre que Voltaire pourrait plus légitimement prétendre à son rôle, même s'il ne le laisse entendre que très

rarement<sup>36</sup> ? Il n'en a pas moins su attraper le ton, on l'a vu, en particulier dans ces salutations apostoliques que le Paul moderne lance aux « frères » de Paris comme celui de Tarse en lançait aux Colossiens, aux Thessaloniciens ou aux Romains : « Salut à mes frères en Dieu et en la nature » (D10835) ; « Je salue les frères en 1761 au nom de Dieu et de la raison » (D9513) ; « Je m'unis toujours aux prières des frères et je salue avec eux l'être des êtres » (D9949) ; « Je vous salue tous dans le saint amour de la vérité » (D12536) ; « Je vous salue et vous embrasse en esprit et en vérité » (D12543) ; « Recevez ma bénédiction et vivez dans l'union des fidèles » (D13733). Et enfin celle-ci, sans nulle équivoque, à Damilaville : « Saluez de ma part nos frères Barnabé, Thaddée et Timothée » (D13573).

Et la place du Christ ?, demandera-t-on. Elle apparaît un peu comme une place vide que nul n'oserait s'attribuer, même si Grimm écrit à Voltaire : « vous êtes le Christ de ce temps-ci » (D16813), ou même si Voltaire lui-même paraît parfois, dans certains de ses propos, quelque peu tenté par le rôle : « Si vous n'aviez pas été mari et père », écrit-il à Helvétius, « je vous aurais dit *vende omnia quae habes et sequere me* » (D11418). Peut-être y a-t-il aussi réminiscence du même épisode du jeune homme riche<sup>37</sup> dans cette réflexion à Damilaville à propos du projet de Clèves : « Je sais que vous avez assez de courage pour me suivre, mais vous avez probablement des liens que vous ne pourrez rompre » (D13434). Lorsqu'on décide de lui ériger une statue par souscription en 1770, Voltaire procède dans une lettre à Marmontel à un rapprochement inattendu mais significatif, assorti d'un lapsus peut-être volontaire : louant « les douze personnes à qui cette étrange idée a passé par la tête » (en fait il y avait dix-sept souscripteurs au témoignage de Grimm), il glisse ce commentaire impliquant une analogie entre le Christ et lui : « les douze apôtres n'ont pas eu ce courage » (D16318). Il demandera aussi : « Mes enfants aimez-vous les uns les autres si vous pouvez » (D8967). Certains frères pour leur part paraissent enclins à faire endosser à Voltaire la figure de Christ de leur Église naissante, comme par exemple Morellet remerciant de l'envoi d'ouvrages philosophiques : « J'ai rompu comme vous dites le pain de la parole que vous m'avez envoyé. Mais moi et mes amis avec qui j'ai partagé vos bienfaits, nous sentons encore des besoins plus vifs, lorsque nous avons digéré une nourriture si saine et si agréable » (D14541). Qu'est donc Voltaire en définitive : un Christ, un Paul, un pape, un patriarche, un grand pontife<sup>38</sup> ?

36 Par exemple : « Nous nous faisons tout à tous avec l'apôtre » (D10613).

37 Voir Matthieu, xix, 16-22 ; Marc, x, 17-22 ; Luc, xviii, 18-23.

38 Ce qui fait penser au rôle de pontife est l'utilisation parfois de la formule liturgique : « *Orate fratres* » (voir, par exemple, D11306). On sait qu'il s'agit des premiers mots d'une invitation que fait aux fidèles le célébrant de la messe à joindre leurs prières aux siennes pour que soit agréable à Dieu le commun sacrifice qu'ils lui offrent par son entremise (« *Orate fratres ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum patrem omnipotentem* »).

Antoine Servan, qui pencherait pour le Christ, explique à Voltaire, non sans naïveté, qu'il serait tout de même difficile aux tenants de la philosophie de pousser la métaphore jusqu'à ses dernières conséquences :

Vous êtes encore le vrai Messie des philosophes. Vous êtes celui que les gens raisonnables attendaient [...]. Vous avez redressé bien des esprits de travers, guéri bien des aveugles ; et maintenant vous êtes dans le désert où vous prêchez la multitude qui court après vous. Il ne vous manquerait qu'un concile pour votre divinité ; mais par malheur les philosophes vos apôtres ne sont pas gens à tenir un concile [...]. Vous ne serez donc pas Dieu, Monsieur, le temps est mauvais (D13276).

42 Pour Joseph Audra, Voltaire est le « véritable patriache » à qui il ose présenter son manuel d'histoire à l'usage des collègues comme « une préparation évangélique qui donnera à tous ceux qui la liront la soif la plus ardente du véritable Évangile » (D15891) : si donc l'*Essai sur les mœurs* a pris la place de l'Évangile, son auteur n'a pas pris pour autant celle du Messie, parce que l'identification pourrait bien friser le ridicule. Pour Frédéric, le patriarche de Ferney n'est rien de moins que le « père des croyants » (D14637). Mais de quelque nom qu'on l'appelle<sup>39</sup>, Voltaire reste bien la figure suprême, à la fois le centre et l'origine, comme le suggère Grimm en déclarant D'Alembert « le chef visible de l'illustre Église dont Voltaire fut le fondateur et le soutien »<sup>40</sup>.

L'« église de la sagesse » n'emprunte pas à l'Église primitive ses structures seulement ; elle importe aussi cet ardent esprit de foi et de mission qui a lancé une poignée d'hommes à la conquête de toute la terre. Car « il ne faut que cinq ou six philosophes qui s'entendent pour renverser le colosse » (D7499). Si cette entente se forme, la réussite même de l'Église répond du succès de ses adversaires : « Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendraient ne réussissent pas après les exemples que nous avons de douze faquins qui ont réussi ? » (D9085). L'échec du projet de Clèves arrachera à Voltaire ce cri d'indignation : « il ne se trouvera pas douze sages qui fassent le moindre sacrifice à la raison universelle qu'on outrage ! » (D13500). Comme les apôtres, les philosophes doivent prêcher plutôt qu'écrire : « Une douzaine d'honnêtes gens qui se font écouter produit plus de bien que cent volumes. Peu de gens lisent, mais tout le monde converse et le vrai fait impression » (D13590). Il leur faut « aller *per domos* semer le bon grain » (D9074), « venir au secours

39 « Homme de Dieu » ou « Saint des Délices », dira encore Grimm (D12072). Et dans la *Correspondance littéraire* du 1<sup>er</sup> janvier 1770 : « grand prophète et patriarche », « véritable Messie et sauveur » (éd. M. Tourneux, Paris, Garnier, 1877-1882, 16 vol., t. VIII, p. 414).

40 *Ibid.*, t. XIII, p. 460.

de la sainte vérité qu'on attaque de toutes parts [...], apprêter continuellement leur plume et leur voix à la défense du dépôt sacré » (D10323), bref, répondre pleinement à leur vocation missionnaire. « Ô mes frères travaillez sans relâche, semez le bon grain » (D10342). Voltaire ne cesse de les rappeler à leur devoir impérieux d'apostolat : « Quand on peut servir son prochain, on est coupable devant Dieu de se tenir les bras croisés » (D11535). Les « frères » doivent donc profiter de la circonstance favorable que créent les querelles entre jésuites et jansénistes (D10284, D10295, D10342) et continuer à « éclairer le monde » (D10755) : « Courage donc mes frères, prêchez avec force et écrivez avec adresse. Dieu vous bénira » (D10810) ; « Nous vous exhortons, mes très chers frères, à combattre pour notre foi jusqu'au dernier soupir » (D11322). Tous ces ouvriers ont à « cultiver la vigne du seigneur » (autre métaphore évangélique<sup>41</sup> qui revient comme un véritable *leitmotiv*<sup>42</sup>), mais ils se montrent parfois d'une indolence coupable : « Que vous êtes tièdes à Paris ! Vous laissez la lumière sous le boisseau » (D10581) ; « Pourquoi la lampe reste-t-elle sous le boisseau<sup>43</sup> à Paris ? Mes frères *in hoc non laudo* » (D10755) ; « Ne soyez ni paresseux ni tiède » (D10796). La tiédeur, voilà l'ennemi. Les militants ne sont que sages : « je crains leur tiédeur autant que les persécutions » (D12352) ; « il leur manque l'enthousiasme, l'activité. Tous les philosophes sont trop tièdes [...]. Les missionnaires courent la terre et les mers, il faut au moins que les philosophes courent les rues ; il faut qu'ils aillent semer le bon grain de maisons en maisons. On réussit encore plus par la prédication que par les écrits des pères [...] ; prêchez et écrivez, combattez, convertissez » (D13374). Même D'Alembert, le principal lieutenant parisien, n'est pas à l'abri de tout soupçon de tiédeur : « J'ai toujours peur que vous ne soyez pas assez zélé. Vous enfouissez vos talents » (D11433). Quant aux gens de bonne compagnie qui « ne se font point prosélytes » et restent tièdes eux aussi, Voltaire avertit Mme du Deffand que « Dieu leur demandera un jour compte de leurs talents » (D9297).

Outre le modèle de l'esprit apostolique, auquel les philosophes ne se conforment pas toujours, l'Église primitive fournit l'exemple d'une parfaite union entre ses membres que Voltaire doit souvent remettre sous les yeux des « frères », parce qu'ils l'imitent trop rarement. Et pourtant leur salut en dépend : les « frères » doivent faire front commun contre leurs persécuteurs. « Plus on cherche à les écraser, plus ils doivent être unis ensemble [...]. Le petit nombre des sages est

41 Elle provient de la parabole des ouvriers envoyés travailler à la vigne (Matthieu, xx, 1-16) et a été étudiée par N. L. Torrey dans « *Candide's Garden and the Lord's Vineyard* », *SVEC*, n° 27 (1963), p. 1657-1666.

42 Voir D11060, D11183, D11487, D11581, D11695, D12132, D15231, etc.

43 Autre métaphore évangélique fréquemment employée (voir D11267, D11695, D11934, D12938, etc.). On trouve l'expression en Matthieu, v, 15 ; Marc, iv, 21 ; et Luc, xi, 33.

toujours dispersé et désuni, sans protection, sans ralliement » (D11831) ; « la dispersion des fidèles : c'est là le grand objet de vos gémissements et des miens » (D11857). Voltaire exhorte donc inlassablement : « Il serait bien à désirer que les frères fussent unis. Mes enfants aimez-vous les uns les autres si vous pouvez » (D8967) ; « Ô frères, soyez donc unis » (D8968) ; « Je recommande surtout la charité aux frères et l'union la plus grande » (D9085) ; « Il faut que les frères réunis écrasent les coquins. J'en reviens toujours là » (D10074). Cette incapacité à s'unir choque d'autant plus chez des philosophes que d'autres, qui ne l'étaient pas, y ont bien réussi : « Quoi ! des fanatiques auraient été unis et des philosophes ne le seraient pas ! » (D11618). Car les divergences de vue ne légitiment pas la fatale désunion, et c'est précisément ce qu'on avait bien compris dans l'Église primitive : « Si Paul avait toujours été brouillé avec Pierre et Barnabé dont il parle si cavalièrement [...], notre sainte religion aurait couru grand risque. La philosophie se trouvera fort mal de la guerre civile » (D12045). Ou encore : « Ce n'était pas ainsi qu'en usaient les premiers fidèles. Pierre et Paul se querellaient, mais ils n'en contribuèrent pas moins à la cause commune. Quand je songe quel bien nos fidèles pourraient faire s'ils étaient réunis, le cœur me saigne » (D12059). En février 1761, Voltaire espère bien du « vénérable frère Helvétius » qu'il « rassemblera autant qu'il pourra les frères dispersés, les sauvera du venin du basilic et de la morsure du scorpion et des dents des Fréron et des Palissot » (D9600) ; mais le « vénérable » s'est dérobé, laissant le « frère du désert » ronger son frein plus d'une fois : « quel dommage encore une fois que ceux qui pensent de la même manière ne soient pas tous frères ! Que ne suis-je à Paris ! Que ne puis-je rassembler le saint troupeau ! » (D12099). Pourtant, Dieu même exige cette unité : « Dieu nous aidera si nous sommes unis et gais » (D8993).

Car il est hors de doute que Dieu « bénit notre église naissante » (D11975) et préside à ses destinées. C'est lui qui a inspiré à Damiaville et ses amis le « beau projet » d'écraser l'Infâme (D11626), qui destine D'Alembert « à un grand apostolat » (D12243), qui sur les « frères » « répand visiblement ses bénédictions » (D12573), qui a permis le succès du *Père de famille* (D9653), etc. C'est vers lui que de Ferney on fait monter cette prière :

ô dieu des bons esprits, dieu des esprits justes, dieu des esprits aimables, répands ta miséricorde sur tous nos frères, continue à confondre les sots, les hypocrites et les fanatiques. Plus nos frères feront de bons ouvrages en quelque genre que ce puisse être, plus la gloire de ton saint nom sera étendue (D9600).

Même s'il ne vit pas assez longtemps pour assister au triomphe définitif des Lumières, l'auteur de cette prière sait qu'il mourra « avec les trois vertus théologiques qui font [sa] consolation : la foi qu'[il a] à la raison humaine, laquelle commence à se développer dans le monde ; l'espérance que des ministres hardis

et sages détruiront enfin des usages aussi ridicules que dangereux ; et la charité, qui [le] fait gémir sur [son] prochain, plaindre ses chaînes et souhaiter sa délivrance. Ainsi, avec la foi, l'espérance et la charité, [il] achève [sa] vie en bon chrétien » (D14752). Le mimétisme, on le voit, s'est étendu jusqu'à la théologie de l'Église nouvelle...

Mais en raison même de son usage métaphorique, le terme de mimétisme dont nous nous sommes satisfait jusqu'à maintenant n'est probablement pas d'une pertinence entière. S'il avait le mérite de décrire un processus d'adaptation morphologique imitative, que nous avons tenté de faire apparaître dans les pages précédentes (qui veut hâter la fin de l'Église doit l'imiter dans ses commencements), il offre le sérieux inconvenient de ne rien dire des phénomènes textuels comme tels, à la différence des concepts de pastiche et de parodie. Quand, par exemple, Voltaire reproche à D'Alembert : « Vous enfouissez vos talents » (D11433), il ne plaisante plus, l'intention d'amusement a pratiquement disparu ; mais le problème des rapports de l'hypertexte à l'hypotexte n'en demeure pas moins. Au lieu donc de parler seulement d'une évolution de ce discours religieux de la parodie au mimétisme, mieux vaudrait peut-être en fin de compte préciser qu'il est apte à glisser des jeux savoureux du pastiche et de la parodie à ce qu'on pourrait appeler, avec G. Genette encore, la transformation sérieuse de la « transposition ». G. Genette oppose en effet au « régime ludique » de l'hypertexte, dont relèvent les pratiques du pastiche et de la parodie, un « régime sérieux » : si l'hypertexte opère sur l'hypotexte une transformation dont la visée n'est plus essentiellement ludique ou distractive, on est en présence d'un autre type de pratique, la « transposition », qui peut être formelle ou thématique. Dans la mesure où elle « touche à la signification même de l'hypotexte », la transposition thématique a pour effet dominant une transformation sémantique<sup>44</sup> aisément observable dans les textes que nous avons cités et qu'on trouvait déjà au principe de la parodie ludique. Quand Voltaire s'écrie : « Mes enfants aimez-vous les uns les autres si vous pouvez », rien de plus sérieux que cette demande. Même s'il y a là reprise textuelle des paroles de Jésus, l'intention n'est plus d'un amuseur : pas d'effet ludique à la faveur du détournement de sens, mais bien transposition (on pourrait dire aussi : parodie sérieuse). Il s'agit d'un emprunt de « Christ » à Christ : celui de l'anti-Église réutilise les propres paroles de l'autre, son ennemi et frère aîné, en les détournant naturellement de leur sens originel.

Mimétisme ou transposition, le nom importe probablement moins que la chose : l'essentiel est de reconnaître qu'intervient alors un changement de ton,

<sup>44</sup> Voir *Palimpsestes*, *op. cit.*, p. 341.

de régime, de pratique textuelle. Voltaire apôtre est devenu sérieux : il s'agit non plus d'amuser, mais de convaincre ; non plus d'éblouir, mais de galvaniser, sans que soit abandonné pour autant le registre métaphorique. Le discours religieux si souvent employé dans les lettres aux « frères » n'est donc pas seulement celui d'un ironiste virtuose du pastiche et de la parodie, nous régaland de ses jeux éblouissants : l'utilise aussi le fondateur de l'anti-Église qui procédera à la liquidation de l'Infâme. Il se trouve répondre en somme à une double finalité, parce que celui qui a badiné avec les métaphores semble en être quelque peu devenu l'otage...